



J'ai découvert Mauriac à 18 ans et je l'ai d'autant moins quitté qu'il est devenu depuis plus de 40 ans non point mon seul mais mon principal sujet de recherche. J'ai commencé par lire ses romans, que d'aucuns jugent aujourd'hui datés. Le temps n'est plus où toute étudiante asiatique, venant chercher un sujet de mémoire à la Sorbonne, avouait ne connaître en littérature que deux femmes : Thérèse Desqueyroux et Marguerite Duras! Puis, je me suis passionné pour ses chroniques, partie maintenant la plus vivante de l'œuvre, même si, paradoxalement, elle renvoie à une actualité vieille d'un demi-siècle et plus. Mais je continue à goûter les

fictions et j'aimerais faire partager cette double admiration.

À dix-huit ans, on ne risque pas de lire les romans avec les lunettes de Sartre. Si le courant passe, qu'importe la technique! Pour peu qu'on ait le cœur compatissant, on s'intéressera au sort d'un être disgracié et mal-aimé comme le lépreux du *Baiser*. Si, au contraire, dans un sentiment de révolte inspirée de Rimbaud, on veut fuir un univers étouffant, on se sentira proche de l'adolescent du *Désert de l'amour* et, à supposer qu'on ait reçu la même éducation que la sienne, on partagera sa fascination pour cette Maria Cross, fascination mêlée de crainte devant une femme qui, selon une image qualifiée de théologique, « l'entourait comme une armée rangée en bataille; les anneaux de Dalila et de Judith tintaient à ses chevilles. »

Ce qui me frappait en pénétrant dans cet univers romanesque, ce n'est pas tant des problèmes déjà dépassés dans les années cinquante, ce conservatoire de rites, de préséances, ces histoires d'héritage, mais c'est le dépaysement qu'il procure. « Une muraille de Chine séparait pour nous la Guyenne du reste de l'univers. » Comme Mauriac a raison de le dire! Franchir la muraille que forme l'armée des pins, dans la fournaise de l'été, c'est pénétrer dans le Sud profond de notre littérature, comme dans une réserve naturelle où survivent des espèces protégées : la palombe, côté giboyeux, et, côté mystérieux, la frégasse, oiseau de la lande annonciateur de mort. On y entend l'appel du tocsin, on y sent l'odeur de la résine brûlée, on y voit flotter, dans de purs ruisseaux, « les chevelures des longues mousses – nymphes noyées et vaincues. »

On aura compris ce que j'appréciais et que je continue à apprécier : une poésie de roman qui coule de source. Revenons au lépreux couché sur son lit de mort et

¹ Copyright Jean Touzot.

Intervention aux Journées des Ecrivains du Sud, 19-20 mars 2010.

qui évoque les seules consolations de son existence, avant de l'achever : « O matinées de chasse! Béatitude des pins aux cimes ternes et grises dans l'azur, pareils aux humbles qui seront glorifiés. » Voilà une invocation spirituelle à l'arbre qui lui ressemble et voici pour le versant girondin du paysage, familier au lépreux du *Baiser* comme au romancier : « Les étés d'autrefois brûlent dans les bouteilles d'Yquem et les couchants des années finies rougissent le gruaud-larose. » Comment ne pas tendre son verre ?

Hantise du péché, rigorisme moral, peur des réalités de l'amour, telles sont les étiquettes encore apposées à la porte de cet univers et que répètent à l'envi ceux qui ont mal lu. Si flagrant qu'y soit le jansénisme de la chair, j'aimerais prouver qu'une grande parabole amoureuse traverse le roman de Mauriac. Quelques exemples y suffiront. Ici, la plaine se livre au soleil avec l'abandon d'une maîtresse. Là, une convoitise animale fait gronder l'orage autour des vignes. Ailleurs, le vent est un amant brutal qui tord, dévêt, arrache enfin des loques feuillues et jaunes au jardin gémissant. Un autre roman, *Genitrix*, retrace fidèlement l'histoire d'une étreinte fatale ou d'un viol consenti, dont, sans qu'elle soit désignée de son nom mythologique, Cybèle est honorée. Ce qu'on découvre d'abord, c'est « la soif de la terre torturée », puis « l'odeur de la terre violentée par la pluie », avant que ne s'exhale celle « du désir loin encore de l'assouvissement mais déjà transmué en joie ». On comprend qu'un critique bien-pensant ait en son temps remarqué : « La nature chez lui apparaît travaillée de luxure. »

Alors que le romancier entamait une seconde carrière et qu'un étudiant, au tournant des années cinquante, passait allègrement du *Sagouin* à *Galigai*, deux produits frais, une nouvelle forme d'expression journalistique s'imposait sous la modeste appellation de bloc-notes. Si elle avait pu nous échapper, au temps de *La Table ronde*, il n'était pas possible qu'elle passât inaperçue en émigrant à *L'Express*, tant l'hebdomadaire « de la Nouvelle vague » avait la cote parmi les jeunes de notre génération. On entamait toujours sa lecture par la dernière page, celle du bloc-notes, mais Mauriac s'y trouvait en bonne compagnie, puisque les trois maîtres à penser du temps : Camus, Malraux, Sartre, y donnaient occasionnellement des papiers. Surtout, en ces années de guerre froide et de conflits coloniaux, à l'unisson des créateurs de cet hebdomadaire, on espérait beaucoup d'un homme politique providentiel pour sortir la Quatrième République de l'instabilité et de ses ornières constitutionnelles. Mauriac n'était pas le moins ardent à croire en Mendès France, qu'il soutint tant que dura son gouvernement. Le lendemain de la Toussaint rouge de 1954, il fut le premier à lui demander audience, pour lui dire, je cite un magazine du temps, « son angoisse devant les événements » d'Algérie – car le mot de guerre restait tabou – et dans le bloc-notes qui suivit, il lança ce cri d'alarme : « Et, coûte que coûte, il faut empêcher la police de torturer. » Il était le premier à exprimer une telle mise en garde devant la question..

Quatre ans plus tard, alors qu'aux yeux d'un Mauriac enthousiaste de Gaulle incarnait à son tour l'espoir d'en finir, je me souviens avec quelle impatience, chaque jeudi, dans le petit collège haut-savoyard de mes débuts,

j'attendais l'arrivée du bloc-notes, comme si, avant tous les autres, le chroniqueur landais au regard perçant était capable d'entrevoir le bout du tunnel. Cette impatience avait une explication égoïste : le service militaire approchait. Une déception attendait ses lecteurs en Algérie : *L'Express* avait parfois du mal à franchir la Méditerranée. Sur l'itinéraire politique de l'écrivain, je ne dirais qu'une chose qui rejoint un idéal ou une chimère restés d'actualité : Mauriac a su opérer une synthèse des valeurs propres à la droite, d'où il est parti, et à celles d'une gauche, où, de la guerre d'Espagne au retour du Général, il a su se faire une place originale.

Si l'on doit avancer d'autres arguments moins personnels pour recommander aujourd'hui la lecture du *Bloc-notes*, en secouant la poussière d'une période révolue, je dirais que les amateurs d'histoire y retrouveraient le personnel politique de deux Républiques présenté sous des traits pittoresques, d'Edouard Herriot, le « dernier mammouth », à Pompidou, alias « Raminagrobis ». Ce trombinoscope inspiré, parfois devient en effet bestiaire. Ainsi d'Antoine Pinay, « l'aigle de Saint-Chamond », perché sur la cheminée de sa petite usine. Qui étaient, en 1965, le singe et le chat de La Fontaine? Les alliés Mitterrand et Mollet. Et l'on sait maintenant lequel des deux sut tirer les marrons du feu. Citons encore ce trait qui démasque celui qui n'était alors qu'un candidat lointain à la succession : « Ce qui intéresse Giscard, c'est d'Estaing, ce qui intéresse d'Estaing, c'est Giscard. » On peut aussi feuilleter l'almanach des Lettres et s'arrêter à telle ou telle vignette.

Mauriac, qui a écrit un jour : « La postérité fixe chaque grand homme dans la pose qu'il a d'avance choisie », a su lui donner un coup de pouce quand il fournit ces exemples : « Chateaubriand et Lamartine avec leur toupet sublime; Sainte-Beuve en robe de chambre et dosant les poisons. » Là encore le bestiaire agit. Voir « Anna de Noailles, cette mouette aveuglée par le dur phare valéryen et qui s'y cognait. » Ou encore Léautaud, « pauvre mouche barbotant dans l'encrier du Mercure ». Camus? « Ce Sisyphe ne roulait pas son rocher. Il grimpeait dessus et, de là, piquait une tête dans la mer. » Malraux et de Gaulle? « Le bateau ivre est entré dans le sillage du grand voilier solitaire qui portait la fortune de la France. » Sartre et Beauvoir enfin, cette double figure de la subversion? « S'il fallait trouver un couple pour régner dans la Lune, sur la mer de la Tranquillité, personne qui me parût plus indiqué que ce couple auguste. »

Mais l'aspect de son témoignage qui rencontre de plus près les préoccupations, voire l'obsession contemporaines, c'est que Mauriac aura été à la fois le poète et le prophète de l'écologie, bien que le mot ne soit jamais venu sous sa plume. Et pour cause : s'il faut en croire les lexicographes, créé en 1866, le mot a mis plus de cent ans à sortir de la sphère scientifique. Son entrée dans la langue courante date de 1970. Etrange coïncidence : l'écologie descend sur terre au moment où la quitte le plus ardent de ses défenseurs. Et Mauriac n'avait pas attendu le *Bloc-notes* pour mener ce combat. Je date et je cite ses premiers cris d'alarme. 1914 : la Seine est « un égout »; 1921 : à Menton, « le train déshonore une corniche admirable », tandis qu'une chenille d'autos pollue la route; 1922 : la campagne du Valois « est empoisonnée d'engrais »; sur la Côte d'Azur, les

jardins reculent déjà devant les bétonneuses, et les palaces qu'on y construit ressemblent à des casernes.

Le mal grandit et le désastre s'étale partout dans les années soixante. Le Rhin ou l'Adour charrient des cadavres de poissons. L'homme souille même le Sein des seins : la mer. « Sur les rochers que Chateaubriand et Hugo regardaient, il y a du mazout. » Mauriac, sur la route des vacances, cherche ses platanes familiers et découvre l'homme secoué par le démon de la tronçonneuse. Le cri que lui arrachent les gisants : « Je les ai vus ce matin couchés et saignants » rappelle Ronsard apostrophant les bûcherons de la forêt de Gastine. Aux quatre coins de l'horizon poétique, il convoque les ombres et leur prête une partition élégiaque. Que dirait Nerval, s'il voyait abattus les chênes de son Valois « premiers témoins druidiques de notre plus vieille histoire » et sacrifiés à l'autoroute du Nord et à l'aéroport de Roissy? Que dirait Jammes, s'il sentait dans son « Béarn virgilien » la peste du gaz de Lacq? Et les solitaires de Port-Royal, quand l'appétit des promoteurs encercle leur retraite? Devant l'éclosion des banlieues-satellites, Mauriac semble le seul à entrevoir le mal de vivre qui guette leurs futurs habitants, puisqu'en jouant sur la terminologie officielle, il stigmatise, lui, l'aménagement d'un « enfer à la mesure du territoire ». Il ne manque même pas la caution de l'Écriture, puisque, le 21 juillet 1969, date dont l'homo technicus se glorifie comme d'un pas de géant, le grand témoin grave sur ses tablettes : « Que sert à l'homme de gagner la Lune, s'il vient à perdre la terre? »

Reste à définir un art de vivre pour la fin des temps, la fin de son propre temps, sans tourner le dos au monde, ce que Mauriac n'a jamais fait, restant toujours attentif à ses malheurs, à l'écoute de ses rumeurs. D'abord fuir autant que possible « le lugubre garage de clochards » qu'est devenu Paris sous la tyrannie de l'automobile. Quiconque découvre Malagar imagine parfaitement les petits bonheurs qu'offre cette vieille demeure au milieu des vignes. La lecture, la musique pour remplir les soirées; la présence spirituelle des disparus qui ranime les souvenirs de l'enfance; l'écoute du chant des oiseaux, même si beaucoup d'espèces ont disparu, comme le rossignol. À Pâques, c'est l'enchantement des lilas; à l'automne, quand approchent les vendanges, l'air est souvent chargé d'une densité prometteuse d'une bonne récolte, bien qu'à la terrasse on voie parfois monter des landes de noirs nuages menaçants. À défaut de vivre dans un tel refuge, tout fidèle qui passe par le domaine peut rêver qu'il en est fugitivement l'héritier, privilège dont je ne suis pas le seul à jouir ici. Et si je ne suis pas parvenu à vous convaincre de lire Mauriac, peut-être, pour vous mettre en état de grâce, vous aurai-je au moins attirés dans le piège d'une promesse de visite culturelle.

Jean Touzot